4e Année. — N° 205 (avec patrons). Dimanche, 5 Décembre 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

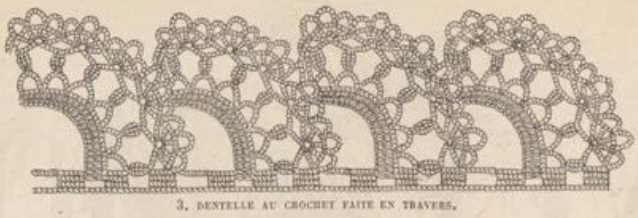
GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. COSTUME DE DRAP NOIR. 2. TOILETTE DE FAILLE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume de drap noir. — Toilette de faille. — Dentelle au crochet. — Coin de cravate. — Vide poche. — Nœud de cravate. — Collerette en plissé. — Fichu de jeune fille. — Fichu parisien. — Fichu Lambalie. — Quatre garnitures. — Agrafe et macarons en passementerie. — Cravate en broderie Renaissance. — Deux nœuds de cheveux. — Plomb pour table à ouvrage. — Pelote en drap de soldat. — Sortie de bal. — Costume de grand deuil. — Trois costumes de demi-deuil. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.



3. DENTELLE AU CROCHET FAITE EN TRAVERS.

7. COLLERETTE EN PLISSÉ.

4. COIN DE CRAVATE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de drap noir. — Le jupon est en faille ornée de deux volants plissés que surmontent sept petits galons d'argent ou d'or ou mêlés or et argent. Le tablier, très-long, en drap noir, est orné également d'un plissé de faille et de sept galons; il se drape derrière sous un large nœud de faille très-originalement disposé; poche froncée au côté gauche de la tunique, ornée, comme on le voit, de galons d'or et de nœuds fixés par un bouton soutaché d'or ou un motif en galon. Corsage-cuirasse à basques courtes tout unis et forment la traîne. Un petit plissé bleu pâle dépasse de deux centimètres; le devant de la robe est froncé trois fois par trois fronces serrées et bouillonnées, dont deux en long. A la couture de côté, le bord de ces bouillonnés doublé de bleu pâle coquillé de façon à montrer le bleu, un autre morceau d'étoffe est fixé par des plis réguliers sous la tête des lés du devant formant un autre bouillonné, dont l'autre côté, doublé à vingt centimètres du bord de faille bleu pâle, retombe en cascade, si on peut s'exprimer ainsi, montrant alternativement le noir et le bleu. Corsage à basques courtes lisérées de bleu à revers carrés, également lisérés. Manches très-courtes à la couture extérieure, également lisérées et laissant voir un bouillonné de crêpe lisse. — Modèle de Mme Jenny Pasquet.

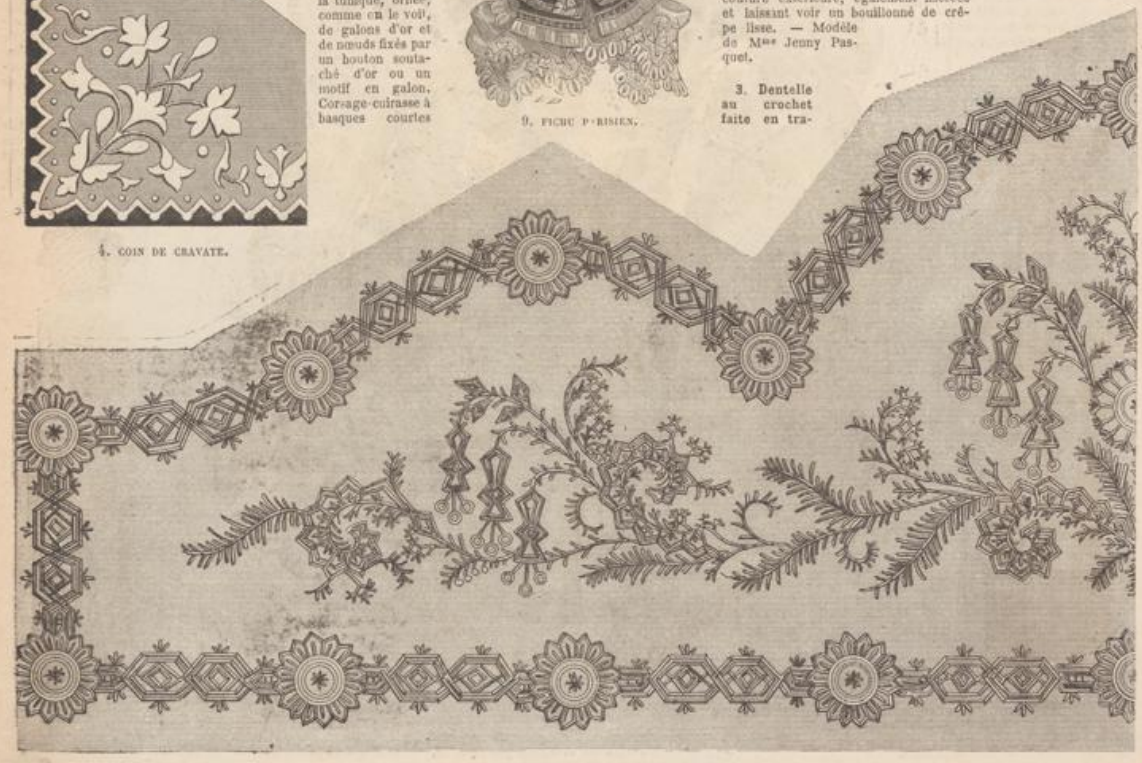
6. NŒUD DE CRAVATE.

9. FICHU PARISIEN.

2. Toilette faille noire et faille nuance claire, rose ou bleu pâle, citron ou crème. Adoptons le bleu pâle. Le jupon est orné dans le bas des lés du devant d'un volant qui va grandissant sur les côtés et qui est monté à gros tuyaux; les lés de derrière sont ornées de trois petits galons; manches unies avec revers rabattant vers le coude et plissés retombant sur la main. — Modèle de la maison Jenny Pasquet, 32, rue Saint-Roch.

3. Dentelle au crochet faite en tra-

8. FICHU DE JEUNE FILLE.



5. VIDE-POCHE EN BRODERIE SUR DRAP, CACHEMIRE OU VELOURS.

11. GARNITURE PLUMETIS ET FESTON POINT DE ROSE.

vers. — 4 brides, lancez 20 chaînettes, revenir dessus en faisant 3 demi-brides, 18 brides sur les chaînettes, la dernière sur la bride du rang précédent; 2 chaînettes, 1 bride tourner son ouvrage: 4 brides, 5 chaînettes, 1 demi-point sur les chaînettes du rang précédent.

Répéter cela encore cinq fois autour des brides du rang précédent.

Tourner son ouvrage : 5 chaînettes, 2 brides dans le point du milieu des 5 chaînettes du rang précédent; 5 chaînettes, 2 brides au milieu de la dent suivante.

Répéter cela sur chacune d'elles.

1 bride pour terminer, tourner son ouvrage : 4 brides, 1 chaînette, 1 bride dans le point du milieu des 5 chaînettes du rang précédent, 1 chaînette, 1 bride dans le même point, 1 chaînette, 1 bride dans le même point, 1 chaînette, 1 bride dans le même point, 1 chaînette, 1 bride dans le même point, ce qui donne un éventail de 5 brides. — Répéter cela sur chacune des dents du rang précédent.

Tourner son ouvrage, faire 5 chaînettes, 1 point à cheval entre les brides, 5 chaînettes, sauter 1 bride et prendre un point à cheval sur la 3e bride; sur chacun des éventails, il doit y avoir 3 petites dents pour bien les accentuer; on fait 1 demi-point dans les intervalles.

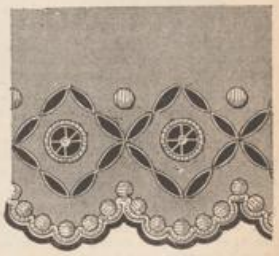
Pour rattacher ces dents les unes aux autres, on prend, au bout de chaque rangée, pied par 1 demi-point à la hauteur du deuxième éventail ou coquille du rang précédent.

10. FICHU LAMBALLE.

4. Coin de cravate, de mouchoir ou de col. — Ce dessin se brode au plumetis, sur mousseline, sur toile ou sur batiste; il peut servir à cent usages différents, encadrer mouchoirs, cravates, taies d'oreiller, etc.

12. GARNITURE PLUMETIS ET JOURS.

5. Vide-poche. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — Il se fait sur drap, cachemire ou velours; l'étoffe doit être doublée de calicot empesé ou de bougran. Lorsque le dessin est fidèlement reproduit, sans oublier un seul trait, on se fait une collection de soie floche, aussi variée de couleurs que possible; on dispose les nuances à sa fantaisie, mettant à côté les unes des autres les couleurs les mieux assorties, maïs et bleu, vert et rouge, blanc et cerise, au point russe; dans la broderie, mêlez le rubis à l'émeraude, l'opale au saphir, la turquoise à la topaze : que cela scintille et brille. Quant au montage, il faut vous adresser aux maisons spéciales, et le prix varie de 15 à 18 francs, suivant la richesse.



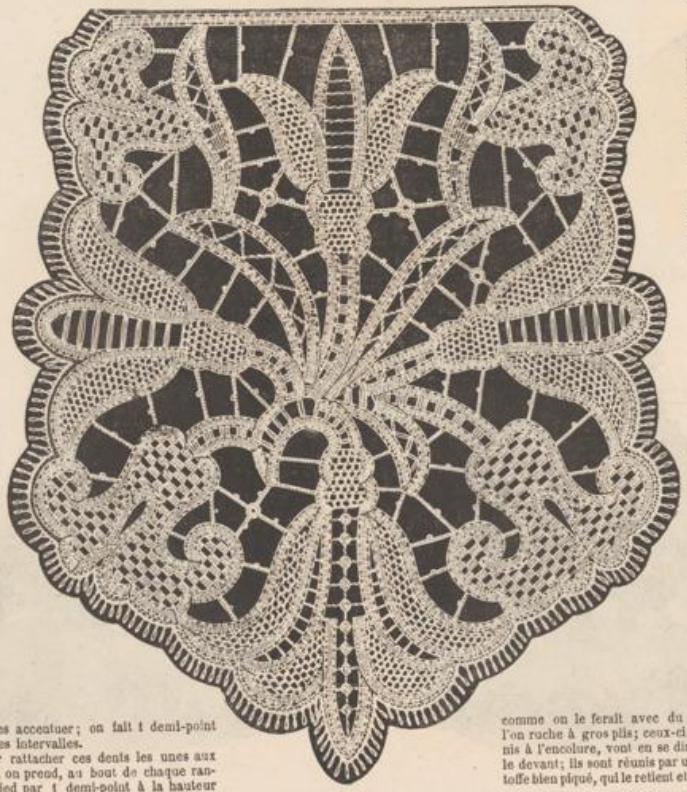
14. GARNITURE POIS ET BRODERIE ANGLAISE.

13. GARNITURE POIS ET BRODERIE ANGLAISE.

6. Nœud de cravate. — Modèle de M. Prosper Leseur. — Ce nœud élégant est formé avec du ruban tissé aux couleurs algériennes; les rayures, or et noir, qui le traversent, tranchent agréablement sur le fond vert d'eau, sur lequel se détachent les fleurs aux brillantes couleurs rouges, bleues, violettes, se mariant.

7. Colerette en plissé. — Modèle de la maison Prosper Leseur, rue Auber, 23. — On prend du plissé au mètre en tulle de soie ou en crêpe, puis on le plisse à double coquille, comme on le ferait avec du ruban que l'on roche à gros plis; ceux-ci, plus fournis à l'encolure, vont en se diminuant sur le devant; ils sont réunis par un biais d'étoffe bien piqué, qui le retient et le soutient.

16. AGRAFE.



15. CRAVATE EN BRODERIE RENAISSANCE.

17. MACARONS EN PASSEMENTERIE.

8. Fichu de jeune fille. — Modèle de

M. Prosper Leseur. — Sur un plissé de gaze dona Maria blanc crème, se posent deux plissés de gaze blanche sur le côté de la poitrine, et un en garniture extérieure; rien de doux, diaphane et soyeux comme ce fichu encadrant le cou blanc de la jeune fille; un nœud bleu turquoise ou rose pâle en complète l'ensemble. La manche est assortie et le biais est également en gaze dona Maria.

9. Fichu parisien. — Modèle de M. Prosper Leseur, rue Auber, 23. — Deux hautes dentelles cachemire d'un blanc crème un peu terne sont montées sur du tulle roide taillé sur la forme indiquée par le dessin; elles se superposent, et le pied de l'une cache la tête de l'autre; un nœud de ruban tissé, coquille de dentelle, sert d'agrafe et complète l'ensemble.

20. PLOMB POUR TABLE A OUVRAGE.

18. NŒUD DE CHEVEUX.

10. Fichu Lamballe. — Modèle de M. Prosper Leseur. — Deux grandes dentelles cachemire d'un blanc crème un peu terne écru se cousent sur un fichu de gaze crêpé et se prolongent en grandes pattes qui se nouent négligemment sur le devant et retombent gracieusement sur la jupe.

11. Garniture plumetis et feston point de rose. — La fleur, un peu compacte, se fait au passé ou point de plume pour les feuilles, et au feston point de rose autour du carré du centre, qui se fait au feston avec roues à jours au milieu. La dent extérieure se fait tout au feston point de rose.

12. Garniture plumetis et jours Renaissance. — Il faut broder au plumetis les trois petits trèfles, puis exécuter le feston extérieur, qui se fait au point de rose; on lance ensuite ses barrettes au défaut de l'étoffe; on les festonne et l'étoffe se découpe en dessous pour former vide ou jours.

13-14. Garnitures pois et broderie anglaise. — Elle se brode en relief pour les pois, et à jours pour les fleurettes; le petit semé de carrés se fait au feston, le milieu se remplit de jours ou roues exécutés en fil fil.

21. PELOTE EN DRAP DE SOLDAT.

15. Cravate broderie Renaissance. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Il faut se procurer du lacet Renaissance d'une finesse extrême et aussi étroit que sur le modèle, puis tracer les contours de notre dessin sur moleskine ou percaline lustrée qui se pose alors sur toile cirée, puis coudre son lacet d'une façon excessivement soignée, contournant bien les courbes, pliant bien en pointe les angles, et faire comme si le lacet devait rester sur la moleskine. On remplit les pleins de jours variés; les intervalles sont reliés à l'aide de barrettes vénitiennes festonnées avec picot noué ou à bouclettes, à volonté.

19. NŒUD DE CHEVEUX.

16. Agrafes en passementerie. — Modèles de M. Pros

23. COSTUME DE GRAND DEUIL. MODÈLE DE LA MAISON ARNOULT ET SECARD, 197, RUE SAINT-HONORÉ. 24. COSTUME DE DEMI-DEUIL.

1875 Nº 205

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mlle Duboys, 31, rue d'Anjou

per Les
cordonne
d'un sty
lève-jup
de devan
les glan
plètent l

17. M
dèles d
macaron
lui-mêm
se grad
vage d
s'appliq
confectio
d'un trè

18. N
ruban d
filés, n
couleurs
lumière
l'agrafe
veux.

19. N
telle. —
Entre d
vert, n
nuance
dentelle
écrue,
gie sp
plole po

20 P
plomb a
en drap
bise ; la
compo
foncé e
de laine
très-uti
sage du
Modèle
— Ces
écrivent
de joind
a répon

per Leseur. — Elle est en câblé ou gros cordonnet de soie artistement travaillé et d'un style élégant; on peut l'employer en relève-jupe, agrafe d'épaule, plaque de dos ou de devant de corsage, attache de confection; les glands, fort riches, accompagnent et complètent l'ensemble.

17. Macarons en passementerie. — Modèles de M. Prosper Leseur. — Ces trois macarons, établis en gros câblé tourné sur lui-même en colimaçon, réunis entre eux et se graduant, servent d'agrafes pour le relevage des robes princesse, ou bien encore ils s'appliquent sur les corsages des robes et de confections; les glands qui les terminent son d'un très-bon effet.

18. Nœud de cheveux. — Il se fait en ruban de faille crème, dont les bouts sont défilés, mêlés à de jolis rubans brochés aux couleurs scintillantes sur fond grenat ou vert lumière; une épingle passée derrière dans l'agrafe sert à fixer ce nœud dans les cheveux.

19. Nœud de cheveux en velours et dentelle. — Modèle de M. Prosper Leseur. — Entre des coques de velours noir, gros bleu, vert, nacarat, cerise, violet ou toute autre nuance assortie à la robe, se coquille de la dentelle cachemire à la nuance un peu écrue, ou du moins blanc crème; une épingle spéciale se coud par derrière et s'emploie pour poser le nœud à la place voulue.

20 Plomb pour table à ouvrage. — Ce plomb a 15 centimètres de longueur, il est en drap rouge avec applications de toile bise; la broderie imitant un dessin turc est composée de laines jaunes, blanches, bleu foncé et bleu ciel. Il est orné de petits glands de laine de toutes nuances. Ce plomb est très-utile pour faire la tapisserie; il évite l'usage du métier, qui est toujours fatigant. — Modèle de Mmes de Milly, 22, rue Chaptal. — Ces dames prient les personnes qui leur écrivent pour demander des renseignements, de joindre à leur lettre un timbre-poste pour la réponse.

22. SORTIE DE BAL.

21. Pelote en drap de soldat. — Cette pelote peut être mise sur un bureau d'homme ou sur une table d'antichambre. Elle est en drap rouge, entourée de cachemire de l'Inde; les points du dessus sont bleu ciel et blanc, et les quatre petits pompons en laine bleu ciel. — Modèle de Mmes de Milly, 22, rue Chaptal.

22. Manteau de théâtre ou sortie de bal en sicilienne couvert d'une très-riche broderie de soutache, garni d'un marabout et d'une frange assortie, ainsi que d'une belle cordelière ornant le dos. — Modèle du Louvre.

23. Costume de grand deuil succédant au costume des trois premiers mois. — Jupon de cachemire monté à trois bouillons de 10 centimètres chacun et orné d'un biais de crêpe anglais. La tunique est rayée de biais de crêpe anglais allant du haut en bas; plissés de cachemire dans le bas. Cette tunique est drapée derrière par quelques plis. Le corsage est également raye de biais de crêpe. Manches unies, avec plissés dans le bas. Chapeau en crêpe anglais, avec barbes tombant derrière. — Modèle de la maison Arnoult et Ségard (*à Saint-Roch*), 197, rue Saint-Honoré.

24. Costume de demi-deuil, en étoffe noire, cachemire ou étoffe de fantaisie. — Jupon de faille à deux volants. Double tunique, l'une drapée et retombant très-bas derrière, l'autre formant tablier et se perdant sous la basque. Cette double tunique est garnie d'une fine de laine à grille et à glands, et de deux biais de faille. Corsage-cuirasse uni. Paletot Louis XV garni de même que la tunique. Chapeau de crêpe lisse, avec torsade de faille. Col et manches en toile blanche. — Modèle de la maison Arnoult et Ségard.

25. Toilette en faille noire et damassé de laine. — Le jupon est en faille unie très-orné du bas d'un haut bouillonné et de plissés. La tunique, en damassé de laine, touche

25. TOILETTE DE DEMI-DEUIL.

26. COSTUME DE DEMI-DEUIL.

MODÈLES DE Mmes ARNOULT ET SÉGARD, 197, RUE SAINT-HONORÉ.

carrément jusqu'en bas et est drapée derrière et légèrement relevée pour laisser voir deux grands pans de faille et un coquillé de plissés. Poche cousue au côté gauche, dont l'orifice est orné de plissés; un nœud de faille à longues coques est cousu sur cette poche. Corsage-cuirasse en damassé, dont l'échancrure en cœur est ornée d'un biais de faille unie. Manches de faille avec revers en damassé orné de plissés. — Modèle de la maison Arnoult et Ségard.

26. Costume de demi-deuil en étoffe de laine noire, popeline de laine, cachemire de l'Inde ou tissu de fantaisie. — Jupon orné dans le bas d'un grand volant terminé par un petit volant alternant de dix centimètres en dix centimètres, plissé et froncé; au-dessus du grand volant, garniture froncée très-serrée également de place en place et à égale distance. La tunique se compose d'un tablier séparé qui se pose sur la jupe et s'ajuste derrière sous les deux grands pans attenant au corsage et qui forment le derrière de la tunique. Ces deux pans sont drapés derrière. Le côté gauche se boutonne sur le tablier, maintenant ainsi les plis que forme le tablier; le pan du côté droit est garni d'un effilé comme le tablier et revient se draper sur le pan du côté gauche, effilé également au bord de la basque, se continuant sur le pan de droite. Manches demi-justes, ouvertes et arrondies à la couture extérieure, avec garniture plissée, posée à 10 centimètres du bas. — Voir les patrons sur le supplément. — Modèle de MM. Arnould et Ségard.

E. BOUGY.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté

Robe d'enfant en broderie anglaise, avec manches.
Bande en toile Colbert.
Coussin au point russe.

Deuxième côté

Patrons en grandeur naturelle de la capote-mobile parue dans le dernier numéro (dessins 13 à 15).
Mêmes patrons au dixième de la grandeur.
Patrons en grandeur naturelle de la toilette de demi-deuil, dessin 26 du numéro de ce jour.
Mêmes patrons au dixième de la grandeur.

PLANCHE COLORIÉE

Costume en faille marron et en étoffe de fantaisie tout soie marron avec filets jaunes formant petits quadrillés. Le jupon, en faille, est orné dans le bas d'un haut volant fixé trois fois à mi-hauteur par trois petits biais de faille et terminé par un plissé de faille. Le volant est à tête, lisérée de marron. Tunique princesse encadrée d'un galon assorti, un peu plus foncé que la robe, et ornée de nœuds de faille posés devant en échelle. Cette tunique est drapée derrière très-simplement. Petit paletot Louis XV orné du même galon, à petit col formant deux pointes non repliées; manches à doubles revers simulés par le galon; nœud sur la poitrine. Chapeau de feutre marron clair comme le fond de l'étoffe, orné de velours marron et de plumes nuancées.

Costume de cachemire de l'Inde bleu marine et faille de même couleur. Le jupon, de faille, a dans le bas un volant de cachemire, terminé par un plissé de faille; les fronces du volant sont fixées par cinq galons d'acier ou d'argent, surmontées d'une tête en faille. La tunique, forme princesse par devant, est lacée derrière. La coupe de cette tunique défie la description, mais, et nettement exprimée par la gravure, on voit qu'un côté est relevé jusqu'à la taille par un pli profond qui fait retomber l'étoffe carrément et montre la doublure de faille, puis cette portion de la tunique retombe sur la traîne et est fixée par une agrafe de soie qui fait former l'éventail au bout de ce pan d'étoffe; l'autre côté est drapé très-haut sous le pli dont j'ai parlé; les cinq galons d'argent se retrouvent tout autour de cette tunique et aux doubles revers des manches. — Modèle de la maison Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

COURRIER DE LA MODE

Je ne fais que prévenir, j'en suis sûre, le désir de la plupart de mes lectrices, en commençant dès aujourd'hui à m'occuper d'un sujet palpitant : les étrennes. Déjà, du reste, bien des questions m'ont été adressées à ce sujet, bien des conseils m'ont été demandés. J'ai répondu à bon nombre de ces questions l'année dernière; car tous les ans elles sont à peu près les mêmes, mais, comme le nombre de nos abonnées s'est considérablement accru, je ne crois pas inutile de répéter ce que j'ai dit il y a un an. Il est certain, d'ailleurs, que nos renseignements ne sauraient être les mêmes. Chaque jour voit éclore une invention de l'industrie parisienne, une création nouvelle dans le domaine de la mode et de la fantaisie; il est donc probable que ce que j'ai désigné à l'attention de mes lectrices au mois de décembre de l'année dernière, comme étant le dernier mot de l'élégance et du bon goût, aura fait place à une foule d'autres choses non moins charmantes, mais plus inédites. Quelques conseils généraux d'abord avant d'entrer dans le détail des objets d'étrennes.

Le monde entier, la société, dans la plus large acception du mot, pourrait se diviser, le 1er janvier de chaque année, en deux groupes très-distincts : ceux qui donnent des étrennes et ceux qui les reçoivent, ou, autrement, les heureux et ceux qui font les heureux. Parmi ces derniers, il en est bon nombre qui maudissent *in petto* cet usage absurde qui impose comme obligatoire une dépense quelquefois excessive, d'autres, au contraire, n'y aurait-il que les papas, les mamans, se font une vraie *joie* de la *joie* de ceux à qui ils réservent de douces surprises; mais tous les donneurs d'étrennes, en somme, n'ont en général qu'un désir : offrir un objet dont on apprécie la valeur, ou tout au moins qui plaise à celui qui le reçoit. Là est la grande difficulté. Il faut, en effet, épier et surprendre un désir contenu, une espérance inavouée et réaliser alors ce rêve qui avait peut-être paru irréalisable aux jeunes imaginations surexcitées par l'attente à cette époque charmante et tant désirée. C'est là un moyen sûr de donner aux choses de la plus minime importance une valeur réelle en rapport avec la joie qu'elles causent et la faveur avec lesquelles elles sont accueillies.

Je connaissais une vieille et charmante femme qui n'avait pas de plus grande joie que de voir réuni autour d'elle tout un monde de jeunes filles, de jeunes femmes. Le jour de l'an amenait près de son fauteuil à roulettes ses jeunes amies conviées par elle à une tombola des plus variées, et, chose étonnante, chacune d'entre elles était sûre de voir ses plus secrets désirs satisfaits. Jamais ou presque jamais l'aimable et touchante perspicacité de la charmante vieille femme n'était en défaut. A celle-ci, l'éventail tant souhaité, à telle autre, qui monte à cheval, une cravache artistique, remarquée un jour à la vitrine d'un marchand; à Mme R..., grande musicienne, les partitions manquant à sa collection; à Mme X..., un colifichet à la mode dont elle rêvait l'acquisition; et ainsi de toutes. Comment s'y prenait la gracieuse donatrice? C'était le secret de son cœur bien plus que de son esprit.

J'ai horreur, pour ma part, des étrennes banales, de ces sacs de bonbons qui se promènent de salons en salons et qui passent souvent en trois mains différentes avant d'avoir été ouverts, car c'est là une innocente supercherie qu'on se permet dans le monde, d'envoyer à Mlle B... la boîte que M. Z... vous a offerte, et que Mlle B..., à son tour, donne à sa jeune filleule, la petite X... Personne n'est dupe de cette malice, qui a pour mobile une maladroite économie, et les railleries ne sont pas épargnées à ceux qui y ont recours. Du reste, le monde est impitoyable sur ce point. Ainsi, un malheureux jeune homme qui a été reçu quelquefois dans une maison, soit à dîner, soit le soir, ne peut se dispenser d'apporter le traditionnel sac de bonbons. S'il est un peu lancé, et que cette *politesse* doive se répéter plusieurs fois, il dépensera dans cette fatale journée un mois peut-être de ses appointements ou de ses revenus, et s'il ne se conforme pas à cet usage, il sera coté, jugé et classé dans la catégorie des gens mal élevés. Les cadeaux offerts par les jeunes gens, par les hommes de quelque âge qu'ils soient, à moins d'être de très-vieux et de très-anciens amis, ou des parents, doivent uniquement consister en bonbons sous toutes les formes, et en fleurs, bouquets ou vases. Il y a encore une nuance : on ne doit jamais offrir à une jeune fille, à une jeune femme, une fleur ou une plante contenue dans un vase ou une jardinière d'une valeur considérable; la plante peut valoir 100 fr., 500 fr., si on veut, le *contenant* ne doit pas représenter un chiffre sérieux. Les conditions ne sont plus les mêmes, bien entendu, si le donateur est un fiancé ou quelqu'un aspirant à ce titre.

Les bijoux, les meubles d'art, les faïences précieuses, les objets de toilette ne peuvent être offerts que par un père, un mari, un frère, un oncle, un cousin, encore faut-il que ce dernier soit vieux, c'est-à-dire d'âge à ne pas être compromettant. Une infinité de femmes ne se rendent pas compte de la gravité de ces détails sans importance en apparence; dans l'innocence de leur âme, elles acceptent un cadeau de grande valeur sans réfléchir qu'en agissant ainsi elles agréent l'hommage direct d'un homme dont elles sont très-loin de vouloir favoriser les prétentions. Et quand leur véritable sentiment se fait jour, elles sont tout étonnées qu'on puisse les accuser de légèreté ou de coquetterie. Il n'est pas nécessaire, je crois, de parler des étrennes offertes par les parents aux enfants. Ils savent bien toujours deviner le secret désir de ces chers êtres dans l'esprit et le cœur desquels leur tendre sollicitude lit à livre ouvert. Nous n'avons pas besoin d'être renseignées, nous, mères, sur le cadeau qui doit faire sauter de joie notre fille aimée, notre jeune collégien. Je veux seulement tâcher de venir en aide à celles de mes lectrices qui à ce moment se fatiguent l'esprit à chercher ce qui pourrait être offert à telle ou telle personne, suivant les circonstances, les situations respectives, l'âge, la condition sociale, etc., etc.

Entre femmes, par exemple, entre amies, il est très permis de s'envoyer un objet de toilette, une fantaisie à la mode. Cette année, le choix est des plus considérables, il y a d'abord les nouvelles dentelles en blonde et en lama écru, avec lesquelles on fait des fichus grands et petits, ornés ou non de nœuds de rubans; des cravates en tulle de même genre, avec bouts brodés ornés de dentelles; puis aussi des mantilles espagnoles, toujours en blonde ou en lama écru, qui font de très-seyantes et très-originales sorties de théâtre ou de soirée, des coiffures d'intérieur pour les jours de rhume ou de migraine; on les dispose en fanchon, on fixe les plis avec un nœud ou une rose, et le reste de la mantille retombe sur les épaules. Avec un peu de goût, on obtient un charmant effet. On peut aussi offrir, dans une jolie boîte, un assortiment des diverses sortes de gants dont j'ai donné le détail dans mon dernier courrier, un éventail, un porte-monnaie, un porte-carte. J'ai vu des carnets et des portefeuilles en cuir de Russie noir ou bleu, ou gris, ayant pour chiffre le prénom entier décomposé par lettres, toutes entrelacées les unes aux autres et présentant à l'œil, dans l'espace restreint qu'occupent en général deux lettres seulement, le plus charmant effet. La mode des sacs-ridicules vient aussi en aide à l'imagination des donneuses d'étrennes. On en fait de toutes sortes : en velours noir perlés d'acier, de jais, brodés et ornés de motifs en acier, en argent bruni, en or. On en fait à fermoirs suspendus à des chaînettes, de fermés par un nœud, par une riche agrafe, suspendus à des rubans de velours et de moire, ornés de nœuds à bouclettes, etc., etc.

Les grand'mères, les tantes, les cousines et les amies d'un certain âge seront toujours les bienvenues apportant une coupe de cachemire de l'Inde, cette merveilleuse étoffe si élégante qui vient d'obtenir une médaille d'or et que je ne saurais trop prôner, au risque d'être accusée de radotage. J'avoue que, pour ma part, je serais extrêmement contente si quelque tante aimable m'offrait une tunique en cachemire de l'Inde de cette admirable nuance nommée couleur blé, et qu'on ne saurait désigner autrement, tant la teinte en est idéalement *blonde*. Je m'empresserais de faire avec cela une tunique juive sur un jupon de faille ou de velours noir; je broderais autour une élégante guirlande d'épis en grosse soie plate noire, ou simplement un joli dessin en soutache soie noire et argent. Si je n'avais pas le temps de me livrer à ce travail, je disposerais simplement quelques rangs de galons étroits, tissés soie noire et argent. Au bord je mettrais un effilé noir avec fils couleur blé et fils d'argent, et j'aurais une ravissante toilette. J'accepterais aussi de grand cœur une confortable robe de chambre de ce même cachemire gris, bleu ou nacarat. Et je serais ainsi munie du vêtement d'intérieur le plus élégant qui se puisse imaginer. Si j'avais dix-huit ans, ma joie n'aurait pas de bornes en recevant quelques mètres de cachemire de l'Inde crème, rose ou bleu pâle, car je me ferais avec ces éléments la plus charmante toilette que puisse porter le soir une jeune fille pour un dîner, une petite soirée, un spectacle.

Je continuerai ma causerie sur ce sujet dans mon prochain Courrier, et j'aurai, j'espère, plusieurs choses intéressantes à dire à mes lectrices.

MARIE DE SAVERNY.

LES LIVRES D'ÉTRENNES (1)

Carméla, par Mme la princesse OLGA CANTACUZÈNE. 2 vol. in-18 brochés. — Prix 6 fr.

J'ai lu avec un intérêt toujours croissant, même je l'avouerai franchement, avec une émotion réelle qui s'est souvent traduite par une larme, le très-intéressant roman écrit par Mme la princesse Olga Cantacuzène, et qui est intitulé: *Carméla*. L'auteur que nous comptons au nombre de nos abonnées, ne se doute peut-être pas, dans sa modestie chrétienne, que son livre est un pur chef-d'œuvre, au double point de vue littéraire et sentimental. Des caractères admirablement tracés et toujours soutenus, des descriptions empreintes de cette vérité saisissante qui transforme, pour le lecteur, le récit en tableau vivant et animé, une finesse d'observation, une élévation de pensée des plus remarquables, un charme infini répandu dans toutes les pages, font de ce roman une des lectures les plus attachantes qui se puissent trouver.

Les ouvrages remarquables sont rares, surtout dans le cadre étroit où la prudence maternelle doit se renfermer pour le choix des productions de l'esprit offertes à la jeunesse.

Carméla est à la fois un roman et une œuvre sérieuse, dans laquelle sont exaltés, sous la forme la plus élevée et la plus gracieuse, l'idée du devoir, le sentiment de l'honneur et de la vertu, et qui sera lue avec le plus grand plaisir et un réel profit par tous, jeunes et vieux. Je remercie de tout cœur, pour ma part, Mme la princesse Cantacuzène d'avoir eu la bonne pensée de m'envoyer son livre, qui m'a laissé les plus vives et les plus douces impressions. Je dois ajouter, comme détail, une note qui sera encore une chaude recommandation pour *Carméla* auprès de mes lectrices; la vente de ce roman est destinée par l'auteur à soulager la misère des déshérités de ce monde.

(1) L'Administration de la REVUE DE LA MODE se charge d'expédier à ses abonnées les livres dont il est parlé dans le journal. Envoyer le prix en timbres-poste et ajouter 20 cent. par franc pour frais de port.

Les Aventures du capitaine Magon, ou Exploration phénicienne mille ans avant l'ère chrétienne, par M. Léon Cahun. — 1 vol. broché, 10 fr.

Les enfants d'aujourd'hui sont bien heureux, en vérité ; les esprits les plus distingués s'évertuent à leur rendre l'étude intéressante, amusante même, par des récits dramatiques qui gravent dans leur mémoire les notions utiles en tous genres. Après les vulgarisations scientifiques sous forme de romans à l'usage des adolescents, voici le tableau saisissant de la vie des navigateurs les plus anciens, par M. Léon Cahun.

Comme j'aurais été heureuse à l'époque où, jeune fille, j'apprenais l'histoire ancienne, de lire le récit émouvant des aventures de ce capitaine phénicien, Magon, révélant à mon imagination enfantine le mystère des expéditions maritimes de ces temps reculés ! Comme ma mémoire se serait pénétrée profondément de toutes les notions précieuses répandues dans ce tableau du monde en l'an 1000 avant Jésus-Christ ! Aujourd'hui même, après avoir lu ce livre, entraînée jusqu'à la dernière page par l'intérêt du récit, je me sens toute surprise du résultat produit par cette lecture, qui a comme renouvelé et condensé mon bagage de connaissances historiques. Et je me prends à songer que peut-être, avant d'avoir lu les aventures du capitaine Magon, j'aurais bien pu être prise au dépourvu par un des jeunes lecteurs du *Journal de la Jeunesse*, qui avait pu lire avant moi cet intéressant roman historique.

C'est en l'année troisième du règne de Hiram, roi de Tyr, ainsi que le dit le capitaine Magon au début de son récit, que commencent le voyage et les aventures de l'intrépide marin phénicien.

Le roi Hiram était un allié et un ami du roi de Judée David, et c'était pour le compte de ce puissant monarque qu'il fit équiper par Magon une petite flotte qui devait aller au lointain pays de Tarsis (Espagne) chercher l'argent et les objets rares et précieux destinés à l'ornement du temple de Jérusalem, que le roi David avait projeté de construire.

En ce temps-là, et avec les faibles connaissances acquises à cette époque, c'était un voyage lointain et tout rempli de périls que celui de Tyr aux pays de Tarsis. Et si les marins n'étaient pas moins intrépides que ceux de nos jours, ils couraient des chances bien autrement redoutables, par suite de la faiblesse de leurs moyens. C'est ainsi que le capitaine Magon, un des plus expérimentés navigateurs de la Phénicie, le pays des marins par excellence, fut conduit par la tempête à descendre à son insu la côte d'Afrique et à faire le tour de ce continent. C'est merveille que de lire les péripéties dont l'auteur a semé cette navigation qui rappelle le fameux périple d'Hannon, voyage apocryphe, comme le dit fort bien M. Cahun dans ses notes, et sans doute l'œuvre de quelque romancier scientifique grec, tout comme la fiction si instructive et si intéressante de M. Léon Cahun.

M. DE S.

LA BAGUE D'OPALE

III (suite)

Quand mistress Mac Dowel revint près de son mari, sa fille l'avait quitté. Cependant le vieux gentleman ne paraissait pas encore calmé. Au reste, le vieillard avait, il faut bien l'avouer, ses raisons pour se maintenir dans cet état d'irritation un peu factice. Nous le savons déjà, M. Mac Dowel est entièrement dominé par sa femme. C'est en subissant cette domination qu'il a consenti avec répugnance, mais enfin qu'il a consenti, à faire quelque jour une réalité du rêve longuement caressé par sa femme, en accordant la main de la belle Nancy au jeune Harry. Toutefois, le vieux gentleman saisit toutes les occasions qui se présentent d'essayer de reprendre la parole qui lui a été arrachée. C'est aussi sa manie de vouloir de loin en loin secouer le joug imposé par sa femme, ce qui ne lui réussit guère. Comme toutes les natures faibles, s'il fait des scènes, il en sort toujours plus étroitement garrotté par l'imperturbable sang-froid que Sarah oppose à ses cris de colère.

Cependant, cette fois, pense-t-il, la conduite de Harry a été tellement inqualifiable, qu'il a beau jeu pour le battre en brèche. Aussi, en voyant sa femme venir à lui, il frappe du poing sur un guéridon pour se donner du courage et s'écrie :

— Non, non, je n'y consentirai jamais. Vous m'entendez, madame, jamais!

— A quoi donc, monsieur?

— A ce que ma fille épouse votre benêt de frère.

— Pourquoi cela?

— Comment! vous le demandez après l'odieuse scène qui vient de se passer!

— Vous êtes bien sévère pour une espièglerie.

— Une espièglerie!

— Dites que vous êtes bien aise de trouver un prétexte pour vous dégager.

— Plaît-il?

— Et que vous avez complétement changé d'avis depuis notre dernière conversation sur ce sujet.

— Qui vous fait croire?...

— Avouez que vous avez d'autres projets. Allons, avouez-le, ajouta mistress Mac Dowel, en remarquant l'hésitation du vieillard.

— Et quand cela serait? dit M. Mac Dowel, prenant tout à coup bravement son parti. Ne suis-je pas le père de Nancy?

— Sans doute.

— Et maître de disposer de sa main comme je l'entends?

— D'accord.

— Avec l'assentiment de ma fille, bien entendu.

— Vous êtes même libre de retirer la parole que vous m'avez donnée, dit mistress Mac Dowel en regardant son mari en face.

— La retirer! la retirer! je n'ai pas dit tout à fait ..

— Je vais vous mettre à votre aise, cette parole que vous m'avez donnée, je vous la rends.

— Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement. A une condition, toutefois.

— Laquelle?

— C'est que vous me ferez connaître les nouveaux projets que vous avez formés.

— A quoi bon? dit imprudemment Mac Dowel.

— Ah! il y a donc quelque chose, pensa Sarah en réprimant un mouvement, je le saurai.

Et s'approchant de son mari, sans manifester la moindre émotion, elle lui mit la main sur l'épaule par un mouvement d'une gracieuse câlinerie, et continua de marcher à ses côtés. Le vieux gentleman la regarda et lui dit avec un sourire contraint :

— Vous croyez donc que... j'ai d'autres projets que ceux que nous avons formés?

— J'en suis sûre.

— Qui vous fait penser? ..

— C'est que je vous trouve étrange depuis... mon Dieu, depuis l'arrivée de ces étrangers. Auriez-vous par hasard jeté les yeux sur... Wilkie Robertson.

M. Mac Dowel éclata d'un joyeux et franc éclat de rire.

— Oh! oh! dit-il, ce colosse! Pauvre Nancy!...

— Ah! alors, ce n'est pas lui.

— Non, assurément, ce n'est pas lui.

— Et l'autre, le Français? continua mistress Mac Dowel en s'arrêtant soudain pour regarder son mari dans les yeux.

Celui-ci s'arma de courage.

— Quand cela serait, dit-il.

— Oh! oh! vous qui ne voulez, en fait d'Européen, qu'un gendre très-riche et très-titré, vous iriez prendre ce jeune ingénieur sans nom et probablement sans fortune! En vérité, je ne vous comprends plus.

Mac Dowel sourisait sans répondre. Sa femme reprit :

— Y a-t-il donc quelque chose que je ne sais pas, et, sous l'enveloppe de M. Charles Lecomte se cacherait-il quelque grand personnage?

— Vous l'avez deviné! s'écria le gentleman transporté de joie, vous l'avez deviné comme moi!

— Moi! j'ai deviné! Quoi?

Le vieillard lui prit le bras, et, l'emmenant à l'écart, il prit un air mystérieux pour lui dire à voix basse :

— Croyez-moi, Sarah, ce jeune homme n'est rien moins que ce qu'il paraît être. N'avez-vous pas remarqué la noblesse de son maintien, ce regard d'aigle, tous ces signes de race qui le trahissent malgré lui et annoncent une longue suite d'aïeux? Je vous le dis, Sarah, ce jeune homme appartient certainement à l'une des premières familles de France.

— Un Rohan ou un Montmorency!

— Eh! je ne dirais pas non.

— Cette fois, mistress Mac Dowel n'y tint pas et éclata franchement de rire au nez de son mari.

— A la bonne heure, dit-elle, parfait! Un vrai conte renouvelé des *Mille et une Nuits*. Le fils du roi s'introduit sous un déguisement dans le palais de celle qu'il aime; mais le cœur de la jeune princesse ne s'étant pas laissé prendre à ses fausses apparences, le fils du roi tombe à ses pieds pour demander sa main. Tableau! — Ah! cher ami, laissez-moi rire un peu. Voilà un plan qui a du moins le mérite de l'originalité.

— Bien, moquez-vous, dit Mac Dowel, sans se laisser démonter. Rira bien qui rira le dernier. Je vous ajourne seulement à huit jours.

— Et si, dans huit jours, dit mistress Dowel en reprenant son sérieux, le prince déguisé est simplement M. Charles Lecomte, ingénieur des mines à Paris...

— Nos anciens projets tiennent.

— Très-bien! dit Sarah, je ne dis pas autre chose.

En ce moment la cloche, qui sonnait le troisième coup du dîner, interrompit la conversation des deux époux; et comme sir Wilkie et Charles Lecomte apparaissaient en même temps à l'extrémité opposée de la galerie, le vieux gentleman alla vivement à eux.

Quelque bizarres que puissent paraître les imaginations de M. Mac Dowel à l'égard de Charles Lecomte, il n'en est pas moins vrai qu'en voyant arriver chez lui ce jeune homme si parfaitement distingué, en le rencontrant surtout en compagnie d'un homme aussi fortement frotté de préjugés anglais que sir Wilkie Robertson, en voyant de quels égards le baronnet comblait le prétendu ingénieur des mines, en surprenant les regards d'admiration que le gentilhomme jetait quelquefois à la dérobée sur son jeune ami, M. Mac Dowel, incapable de supposer que ce fanatisme de sir Wilkie s'adressait aux muscles de Charles Lecomte, Mac Dowel avait échafaudé tout un roman. De ce roman, Charles Lecomte était le héros, bien entendu; mais ce n'était plus le simple ingénieur des mines, c'était un prétendant à la main de miss Nancy, quelque fils d'une grande famille de France qui s'était violemment épris de la belle Américaine; il avait demandé une lettre d'introduction à Me Rochard, le notaire, afin de pouvoir se présenter sous un prétexte dans la maison du planteur. Mais il n'attendait qu'une occasion favorable pour se déclarer et déposer son titre, sa fortune et son nom aux pieds de miss Nancy.

Telles étaient les folles idées qui avaient germé dans le cerveau de M. Mac Dowel.

Avant de se mettre à table, le planteur remarqua que sir Wilkie, après avoir tourné une fois ou deux autour de son ami, n'avait pu s'empêcher de laisser échapper des marques d'un profond respect. Wilkie avait ensuite pris la main du jeune homme, et, pendant que l'attention des convives était occupée ailleurs, avait fait un signe imperceptible et, se reculant de deux pas, avait fait avec ses poings un moulinet bizarre. Le bon Wilkie s'offrait alors simplement à lui-même une petite répétition de la scène des coups de poing. Mac Dowel, qui ignorait ces détails intimes, crut à une télégraphie convenue entre les jeunes gens. Aussi, en s'asseyant à table, il se frottait vigoureusement les mains, geste qui lui était habituel, et se disait :

— Très-bien! très-adroit! Ce jeune homme est pour le moins duc et pair. J'en ferai mon gendre.

Le dîner se passa sans incident. La conversation était générale, et Mac Dowel, abîmé dans ses pensées, n'y prenait qu'une bien petite part. Cependant, comme on parlait de la Nouvelle-Orléans que les jeunes gens avaient visitée avant de se rendre sur la plantation :

— Eh bien, monsieur, dit Mac Dowel en s'adressant à Charles, comment trouvez-vous notre Louisiane?

— J'y suis depuis trop peu de temps pour que mon admiration soit encore épuisée, répondit poliment Charles.

M. Mac Dowel regarda sa femme, comme pour lui dire :

— Hein! quel choix d'expressions! Il n'y a que l'aristocratie pour s'exprimer ainsi.

— Cependant, ajouta le jeune homme, je ne vous cache pas que l'attention que j'apporte à votre beau pays commence à être un peu distraite.

— Pourquoi?

— Par la pensée qui m'appelle ailleurs.

— Ailleurs! s'écria Mac Dowel en faisant un bond sur sa chaise.

— Sans doute, reprit Charles. Le but de mon voyage n'est-il pas de visiter les terrains aurifères que vous possédez dans les Montagnes-Rocheuses? Quand partons-nous?

Mac Dowel demeura un instant sans répondre, puis il éclata d'un rire bruyant et dit à Charles :

— Encore quelques jours, monsieur Lecomte. Prenez le temps de vous reposer.

On se levait de table. Le planteur prit le bras de sa femme pour la conduire au salon.

— Avez-vous entendu? lui dit-il à voix basse. Quelle finesse matoise pour me faire perdre la voie! Mais je suis trop bon chasseur pour m'égarer sur une fausse piste.

— Mon ami, dit mistress Mac Dowel en lui faisant une profonde révérence, vous étiez né pour être diplomate.

Le vieillard sourit sans répondre autrement que par un signe amical, et alla rejoindre les jeunes gens qui fumaient sous la véranda.

Harry avait accaparé Charles auquel il était jaloux de montrer la profonde connaissance qu'il avait acquise des belles manières de Paris. Mac Dowel profita de la circonstance pour s'emparer du bras de sir Wilkie.

— Celui-là, pensait-il, n'est pas né diplomate, et, en l'interrogeant d'une façon captieuse, j'aurai bientôt raison de lui.

— Monsieur Mac Dowel, dit le baronnet, recevez tous mes compliments, vous avez d'excellents cigares.

— Excellents, en effet, baronnet. Mais dites-moi, ne trouvez-vous pas que votre ami a gardé assez longtemps l'incognito dans cette maison.

Le baronnet ouvrait démesurément ses grands yeux bleus à fleur de tête et cherchait à comprendre.

— L'incognito? dit-il.

— Allons, je vais poser autrement ma question. Êtes-vous bien certain que votre ami n'a aucune communication à me faire?

Cette fois, sir Wilkie laissa tomber son cigare et devint plus rouge que les fleurs de grenadille contre lesquelles vint s'appuyer sa massive personne.

— Ce vieux gentleman, pensait-il, a deviné que j'ai commissionné mon ami pour lui faire la demande de la main de la belle Nancy. Quelle perspicacité!

Cependant, il balbutiait des paroles entrecoupées.

— Oui, monsieur... oui... je ne sais... peut-être.

— Allons, avouez-le, dit le planteur en souriant, votre ami a l'intention de me demander un entretien.

— Oui, monsieur, oui, vous l'avez deviné, dit le baron-

net avec une émotion qu'il était incapable de maîtriser, vous l'avez deviné, mon ami a une requête à vous présenter, et laissez-moi espérer, ajouta-t-il en serrant la main du vieillard, que cette requête sera favorablement accueillie.

— Bon espoir, dit Mac Dowel en répondant cordialement au serrement de main du baronnet.

Pendant que Mac Dowel allait rejoindre Charles, le baronnet faisait à son ami toutes sortes de signes télégraphiques. Cette pantomime n'échappait pas à la clairvoyance du planteur, qui, malgré sa modestie, ne pouvait s'empêcher de s'applaudir de la façon triomphante dont il avait conduit toute cette petite affaire. Résolu désormais d'aller droit au but, il commença par s'emparer du bras de Charles Lecomte.

— A nous deux, monsieur, lui dit-il. Sir Wilkie Robertson vient de m'annoncer que vous aviez à me parler.

Charles fut un peu contrarié de l'impatience que son ami venait, pensait-il, de montrer. Cependant il fit bonne contenance et répondit :

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, mon cher monsieur, me voici prêt à vous entendre.

— Monsieur, dit Charles avec toute la gravité que comportait sa mission, vous connaissez sir Wilkie. Il appartient à une famille de vieille noblesse saxonne, il est immensément riche et sera quelque jour pair d'Angleterre. Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de miss Nancy Mac Dowel, votre fille, pour mon ami sir Wilkie Robertson.

M. Mac Dowel demeura un instant interdit; mais après une minute de réflexion, il se pâmait d'aise, tant il trouvait cette nouvelle ruse ingénieusement combinée.

— Très-bien, pensait-il, charmant en vérité ! Vous voulez me forcer à me déclarer. Mais, mon gentilhomme, nous sommes à deux de jeu.

Charles, lui, attendait toujours que M. Mac Dowel voulût bien se prononcer.

— Eh bien, monsieur ? lui dit-il enfin.

— Non, mon cher monsieur, dit M. Mac Dowel, ma fille n'épousera pas le baronnet.

Et comme Charles le regardait, stupéfait de la brutalité d'un refus ainsi formulé :

— Ah! ah! ajouta le planteur en se fendant comme dans une salle d'armes, touché! mon camarade. Il vous faudra trouver autre chose.

Sur ces mots, M. Mac Dowel laissa Charles au milieu de la vérandah, immobile comme la femme de Loth quand elle fut changée en statue de sel. Sir Wilkie s'était rapproché de son ami.

— Eh bien, lui demanda-t-il anxieusement, quelle est la réponse ?

— Je vous dirai cela, répondit Charles; mais d'abord êtes-vous bien sûr que M. Mac Dowel ne soit pas un peu fou ?

ÉDOUARD DIDIER.

(*La suite au prochain numéro*).

LE DIAMANT ENCHANTÉ

Nous avons lu dans la Vie Parisienne, une intéressante notice sur le célèbre diamant le *Koh-i-noor* :

Avant le départ du prince de Galles pour les Indes, S. M. la reine d'Angleterre a reçu une étrange supplique ; on sait que parmi les joyaux de la couronne d'Angleterre brille au premier rang et du plus vif éclat l'incomparable *Koh-i-noor*, ou montagne de lumière, que nous avons admiré à notre dernière exposition et qu'on estime plus de vingt-cinq millions. Une fatalité persistante semble attachée à la possession de ce diamant; chaque fois que la reine le porte, elle est exposée aux plus grands périls. C'est guidé par une sollicitude et une affection vraiment touchantes qu'on conjure la reine de se défaire de suite de cette pierre fatale et de ne pas attendre un malheur irréparable pour s'en séparer.

Il y a environ deux cent vingt-cinq ans qu'on a trouvé le *Koh-i-noor* dans les mines de Golconde. L'heureux possesseur, qui fut assassiné par les ordres d'un prince qui voulait s'emparer de cette précieuse découverte, semble avoir légué avec son dernier soupir une funeste et éternelle malédiction aux futurs possesseurs de ce diamant. Nous ne voulons pas faire l'histoire de la Mongolie, de l'Afghanistan, du Turkestan et du Pendjab pour dire que le *Koh-i-noor*, en deux siècles et demi, a passé en dix-huit mains différentes, portant avec lui la misère et la mort. Les rois, les princes, les radjahs, les shahs, possesseurs du diamant maudit, moururent, les uns de maladies cruelles ou de traitements les plus barbares, les autres perdirent leur territoire ou finirent leurs jours en prison; d'autres enfin ont eu les yeux crevés. Le dernier possesseur mahométan du *Koh-i-noor*, Shah-Shooja, étant fait prisonnier, l'abandonna au roi du Pendjab, dont les Etats furent annexés, l'année suivante, aux possessions anglaises. Ce fut alors que lord Dalhousie l'envoya à la reine. Le vice-roi ne tarda pas à mourir, au moment même où il allait arriver aux plus grands honneurs. Ce fut le duc de Wellington à qui échut le triste privilége de donner le premier coup de taille au *Koh-i-noor*; il mourut peu de temps après; ensuite ce fut le prince Albert que le sort désigna.

Il doit y avoir un peu d'imagination dans ce récit; de nombreux princes d'Asie ont perdu leurs trônes, leurs yeux, leurs jours sans avoir jamais possédé la Montagne de lumière; et n'est-il pas probable que la plupart de ces princes qui avaient panaché leur existence de meurtres et de pillages étaient de trop affreux gredins pour être dignes d'une vie tranquille et d'une mort pieuse ? La bonne et la mauvaise fortune ne sont-elles pas souvent les noms que nous donnons à des effets dont nous ignorons les causes? Il est assez probable que tous les souverains du Pendjab ou de Mongolie n'auraient pas eu une fin plus heureuse si, au lieu du *Koh-i-noor*, ils avaient porté de saintes reliques, des scapulaires, des croix, voire même des amulettes et des cheveux du prophète. Néanmoins, les Indiens prétendent encore qu'un sort implacable poursuit les détenteurs de ce trésor qui leur a été dérobé.

HYGIÈNE DES ENFANTS

La grande mortalité qui frappe les petits enfants résulte principalement du manque de soins, et souvent aussi des soins malentendus que prodigue maladroitement une nourrice ignorante. A cet âge si tendre où la vie n'est qu'un souffle, il suffit du moindre accident, d'une indigestion, d'un petit refroidissement, d'une négligence dans les soins de propreté ou de la toilette pour donner naissance à une maladie mortelle ou pour créer le germe d'une affection, d'une infirmité dont l'enfant aura à souffrir pendant toute son existence. Que d'enfants viennent au monde bien constitués, doués de toutes les facultés nécessaires pour faire plus tard des hommes ou des femmes robustes, et qui, faute de soins suffisants, ne voient pas la fin de la première année! Quelques-uns résistent à l'insouciance et à la mauvaise volonté de leur nourrice; mais c'est toujours au détriment de leur santé.

Je suis loin de supposer que mes reproches puissent s'adresser à une seule des lectrices de la *Revue de la Mode*; mais il y en a certainement parmi elles qui ont eu ou qui auront des nourrices à surveiller pour leur propre compte; d'autres, sans être aussi directement intéressées, exercent autour d'elles, soit par sympathie, soit par charité, une influence toute bienfaisante et quasi-maternelle; c'est pour cela que j'ai cru leur être utile en les prévenant d'abord contre les mauvaises nourrices et en leur indiquant ensuite dans quelques articles les soins hygiéniques qu'il faut donner à la première enfance.

Des vêtements du nouveau-né. — Pendant longtemps on a eu l'habitude, en France, de rouler les petits enfants dans leur maillot comme un saucisson de Lyon dans son enveloppe. Cette pratique, qui avait pour but de tenir les jambes immobiles et allongées et les bras fixés le long du corps, est aujourd'hui heureusement abandonnée. Elle n'existe guère qu'en Auvergne, et c'est à cela qu'on attribue la raideur corporelle des habitants de cette province. Le mieux est d'habiller les enfants de manière à laisser aux membres et à la tête le plus de liberté possible sans comprimer le corps. Dans ce but, on se sert d'un maillot composé de la façon suivante : une chemisette et une brassière de laine ou de coton, ouvertes par derrière, se fermant par des cordons, et destinées à protéger les bras et la poitrine; une couche de toile et un lange, fixés à la ceinture et destinés à envelopper la partie inférieure du corps et les membres inférieurs. Il faut disposer la couche de façon à envelopper séparément les deux jambes pour empêcher tout frottement de l'une contre l'autre. On place par-dessus le lange, dont l'extrémité inférieure beaucoup plus longue que les jambes de l'enfant est relevée et repliée de nouveau sur la partie antérieure du corps. Toutes ces pièces de l'habillement doivent être peu serrées et fixées par des cordons plutôt qu'avec des épingles. Avec celles-ci, les enfants sont toujours exposés à être piqués, soit pendant qu'on les habille, soit pendant qu'ils sont couchés ou qu'on les tient dans les bras. Souvent les cris perçants qu'ils poussent pendant des heures entières n'ont pas d'autre cause qu'une épingle mal placée, dont la pointe les pique à chacun de leurs mouvements : il n'en faut pas davantage pour déterminer des convulsions et quelquefois la mort.

Un point important dans la toilette du nouveau-né, c'est de ne pas trop lui couvrir la tête et encore moins de la comprimer par des coiffures trop étroitement serrées. La tête est la partie la moins sensible à l'action du froid, et il faut l'habituer de bonne heure aux divers changements de température. Il suffit de la couvrir avec un léger serre-tête de toile ou de coton, surmonté d'un bonnet de linge. Quelques médecins conseillent l'usage d'un bonnet de laine; mais la laine use et détruit les cheveux en même temps qu'elle irrite le cuir chevelu, c'est pourquoi nous donnons la préférence à la première coiffure.

Pendant les douze ou quinze premiers mois de la vie, les os de la tête, chez les enfants, ne sont pas entièrement soudés dans toute leur étendue, c'est pourquoi le cerveau se trouve en certains points immédiatement au-dessous de la peau du crâne : de là la nécessité de ne pas trop serrer la tête par la coiffure. On a accusé cette mauvaise habitude de déterminer l'aliénation mentale; mais nous croyons que c'est à tort, parce qu'elle existe encore dans plusieurs départements du midi de la France, à Toulouse notamment, et nous n'avons pas constaté qu'il y ait dans ces contrées un plus grand nombre de fous que dans le Nord. L'intelligence même n'en paraît pas altérée; mais ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle a pour résultat d'allonger la tête et de lui donner plus ou moins la forme d'un pain de sucre.

Quelques mères s'imaginent, dans leur tendre sollicitude, qu'il est avantageux d'envelopper leurs enfants dans de la flanelle; cet usage est mauvais pour les enfants robustes et bien constitués. C'est un moyen de les énerver et de les rendre trop sensibles à l'action du froid. Il faut garder la flanelle pour les enfants débiles, très-faibles et très-délicats, pour lesquels le moindre refroidissement aurait des effets désastreux. Dans ce cas même, nous n'hésitons pas à les envelopper dans du coton.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

MENU D'UN DINER DE 12 COUVERTS

Potage fausse tortue.
Canapés chauds au fromage.
Bar sauce aux crevettes.
Filet de bœuf braisé, garni à la Godard.
Petites caisses de foies gras à la gelée.
Bécasses et mauviettes rôties.
Champignons farcis.
Pommes, meringues.

Mme C..., une abonnée, réclame avec instance la recette de la *sole au gratin*. Elle se trouve dans ma *Petite cuisine*, page 190. Je la publierai à la suite du prochain menu.

Sérées princières, *Cerises Pompadour*, *Lèvres de feu*, *Pazza*, valses; *Radis roses*? mazurka; *Jules Klein-quadrille*, font rage.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Depuis cinquante ans, de mère en fille, on se confiait l'adresse de la parfumerie *Martial*. Nombreuse et choisie, cependant, était la clientèle de ce vieillard aveugle, installé dans une mansarde, au 119, rue Montmartre. Aujourd'hui, la parfumerie Martial s'est installée au premier étage de la même maison. Peu de gain et bonne qualité des produits, telle est toujours sa devise loyale. Il vous fait réaliser une économie de 25 à 40 0/0 sur les meilleures marques des premières parfumeries.

Quelques-uns des produits spéciaux de la maison Martial jouissent d'une vogue exceptionnelle. La *Nizanne de Chine*, eau de toilette qui entretient la santé de l'épiderme et donne au teint les tons rosés de l'aurore; le dentifrice au cresson, par son action salutaire sur l'émail dentaire, guérit la carie, raffermit les gencives, purifie l'haleine; enfin les pommades à l'huile de ricin et au quinquina rouge, qui détruisent les pellicules et empêchent les cheveux de tomber,

Le Jury de l'*Exposition maritime et fluviale* a décerné à M. Crespin aîné une *médaille en or* pour son système de vente à crédit, et *une autre* à sa *machine à plisser et à tuyauter*.

C'est la quatrième consécration officielle de l'utilité morale de ce *système philanthropique de vente à crédit*, créé depuis vingt ans par *M. Crespin aîné*, et des nombreux avantages qui en résultent, surtout pour les travailleurs.

A toutes les expositions auxquelles il a précédemment concouru, *Crespin aîné* a obtenu des premiers prix (*trois médailles d'or*) et a été mis hors concours à l'une d'elles.

La Maison de commission générale a l'honneur de rappeler qu'elle expédie toute espèce d'objets, pour *cadeaux du nouvel An, mariages, baptêmes, fêtes*, etc., depuis les plus simples jusqu'aux plus riches, en n'importe quel genre, soit *albums, argenterie, bijoux, bonbons, jouets, bronzes, livres, nouveautés, tapisseries, toilettes*, etc.

Il suffit de désigner à peu près le genre de *cadeau* qu'on veut offrir à la personne qui doit le recevoir et la somme qu'on entend dépenser.

La Maison de commission générale prend toutes choses aux meilleures sources, et de première main, de manière à réunir toutes garanties de bon marché et toute sécurité de fabrication.

S'adresser à M. Am. Richy, rue d'Hauteville, 53, *à Paris*.

Explication du dernier rébus : Éléonore d'Este inspira le *Tasse* au milieu même de sa folie.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.